

ENTRE/ ICI

SOMMAIRE

2^e couv / dvd **ENTRE/ICI** _ Pei Lin Cheng & Nicolas Canot

1 / **INTRODUCTION** _ Ivan Polliart & Hervé Thibon

7 / **EXPOSITION**

13 / **COUCHES-STRATES** _ GMTW

14 / **SKYLINE** _ Pei-Lin Cheng

15 / **01111111** _ Nicolas Canot

16 / **CLICHÉ(S) 1976-2013** _ Ivan Polliart

21 / **LES ÉTOILES** _ Frédéric Jaccaud

27 / **ARCHIVES URBAINES**

50 / **EPILOGUE** _ Gaëtan Cadet

54 / **BIOGRAPHIES**

53 / **LÉGENDES** _ archives urbaines

ANNEXE

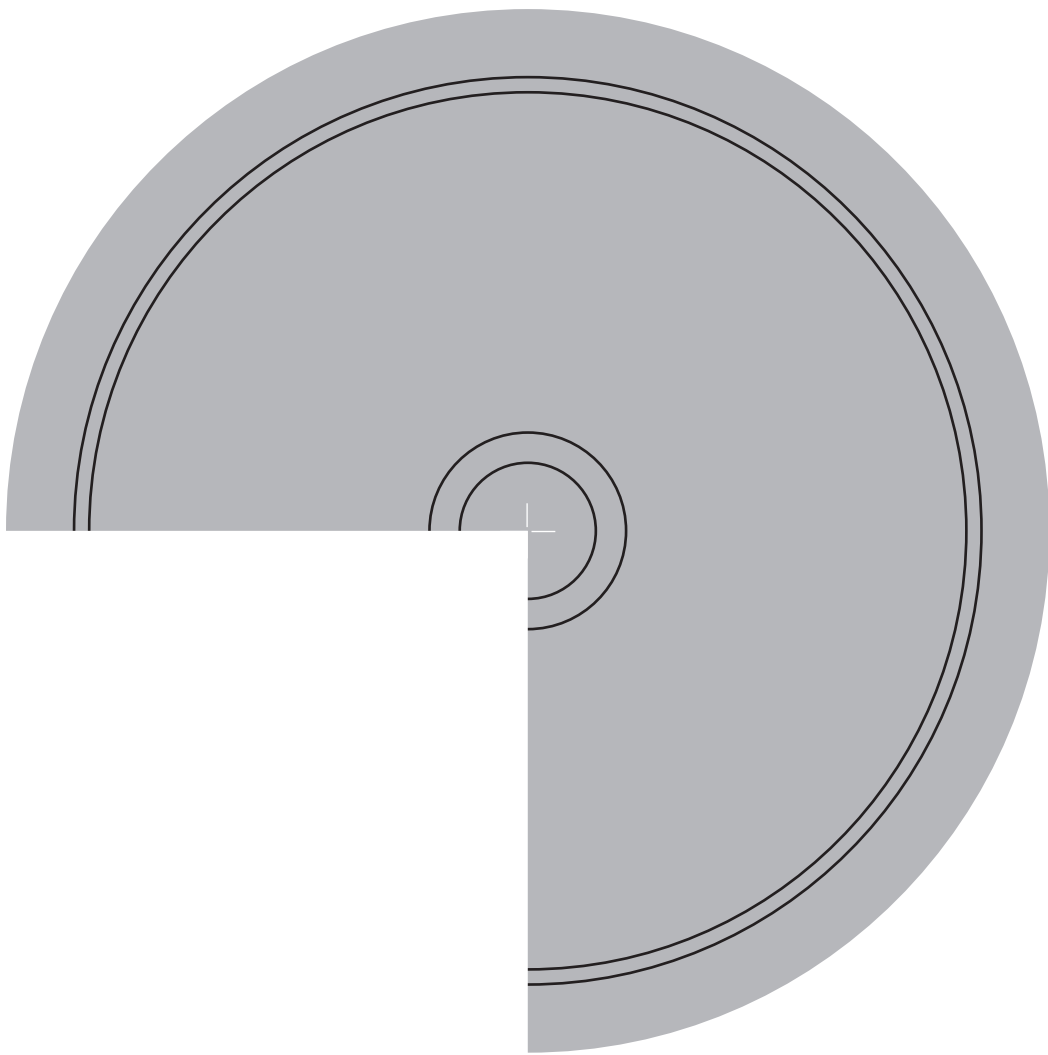
dvd **ENTRE/ICI** · écoles élémentaires Dr Billard et Hippodrome

affiche **ATELIER D'ÉCRITURE**

affiche recto/verso **FAC-SIMILÉS** ^{#a}

affiche recto/verso **FAC-SIMILÉS** ^{#b}

dessins GMTW // photographies Ivan Polliart **PORTFOLIO**



INTRODUCTION _ Ivan Polliart & Hervé Thibon

*Maintenant, il est loin de Monade 116. Il se retourne. Il peut la voir à présent dans toute sa hauteur.
Mais comment la reconnaître de 117 ou 115 ?*

Robert Silverberg - *Les Monades Urbaines* - 1971 / Ed. Robert Laffont, p.176

23.03

Code secret ?

Le jour et le mois de la constitution de l'association, en l'absence de tout protocole intellectuel et artistique préétabli.

Depuis 2005, nos prospectives sont animées par des recherches et des expériences collectives qui privilégient la création de moments dédiés, de rencontres, de croisements des regards et des pratiques.

Et si au lieu de se croiser, ces derniers prennent des directions opposées, cela nous intéresse tout autant. Car nous cherchons avant tout à nous détourner de nos conventions, remettre en cause nos appréciations, favoriser le questionnement et ne pas chercher systématiquement la conciliation.

Prenant acte du phénomène de globalisation, 23.03 entend faire valoir que le regard et la réflexion de l'étranger et de l'autochtone, qu'ils soient artistes et/ou spectateurs, ne se recouvrent pourtant pas l'un l'autre, et demeurent distincts, résistent en quelque sorte à cette globalisation. C'est le *background* qui est différent. La culture est, certes, de plus en plus commune, elle reste cependant plurielle. La globalisation nous semble bien plus être celle des moyens de production que celle des expressions artistiques (ou non).

S'intéresser au paysage contemporain aujourd'hui, c'est observer non pas le pittoresque immuable que l'on retrouve dans les cartes postales, mais un espace en devenir et observé par tous à partir de points de vue divers, interrogeant notre rapport au monde selon que nous sommes mobiles, statiques, analogiques ou numériques. L'artiste constate cette dynamique. Il n'est pas rare qu'il soit amené à accepter d'en subir les effets. Il est alors facilement enclin à présenter non seulement le lieu, mais en même temps son (ou ses) futur(s) - *preview* (vidéo).

C'est cela également qui caractérise les stratégies de création, conscientes ou inconscientes, de nombreux artistes de 23.03.

ENTRE/ICI

Développé à partir de septembre 2011 par 23.03, le projet *Entre/ici* diffère de ceux menés précédemment par l'association (cf. notamment les projets **DOUBLESTÉRÉO**, sur le site de l'association - www.2303.fr) et se rapproche davantage des principes liés à la commande.

Ainsi le territoire prospectif n'est plus aussi librement choisi qu'auparavant. Prédéterminé et délimité, il passe de l'échelle de la ville de Reims à celle du seul quartier Croix-Rouge¹ : division géographique et administrative avec une physionomie multiple et particulière liée à sa situation, son bâti, sa fréquentation et son image de *grand-ensemble*. Distinct de la diversité disponible sur l'ensemble de la conurbation rémoise, Croix-Rouge est voué à une évolution importante dans le cadre des programmes de la rénovation urbaine (l'ANRU). Les changements urbanistiques induits par cette évolution sont nombreux pour ce quartier (historique) de la ville, nouvelles perspectives architecturales, nouvelles densifications, nouvelles connexions liées, entre autres, au passage du tramway². Il nous semblait donc important (voire nécessaire), pour la mémoire collective locale, d'ambitionner de collecter des images, des expressions et des commentaires des habitants.

L'angle d'approche proposé par notre projet était le suivant :

Tout d'abord se centrer sur le regard des enfants du quartier, envisagés à la fois comme potentiel humain majeur et comme vecteur (et médium), intègre et désintéressé, de la parole, de la mémoire et des imaginaires des adultes (parents, famille, etc.). Ainsi certains des artistes associés au projet étaient dans l'obligation de diriger des ateliers de pratiques artistiques au sein des écoles élémentaires Dr Billard (classes de CM1/CM2) et Hippodrome (classe de CE2).

Leurs interventions se sont organisées chacune en trois temps : rencontre avec les élèves et présentation de leur pratique artistique / production de visuels liés au médium de chacun des artistes (photographie, collage, vidéo) / transmission du travail réalisé.

1 - le 25 août 1962, des terres arables sur une hauteur sont déclarées d'utilité publique sur 270 hectares. Les travaux ne commenceront qu'en 1968. De grands espaces verts structurent un ensemble de nombreux immeubles densément peuplés, plusieurs groupes de maisons individuelles y sont inclus. Le quartier se décompose en trois zones distinctes : les Hexagones, Pays de France (appelé également quartier administratif) et Croix du sud. En 2007 il y avait 20 046 habitants, 7 901 logements pour 1 110 maisons, 6 % des ménages sont propriétaires et 42 % sont locataires en H.L.M.. Source Wikipédia.

2 - le tramway de Reims est un réseau de tramway qui relie, depuis le 16 avril 2011, le quartier rémois d'Orgeval au nord de la ville, à la gare TGV de Bezannes, au sud-ouest de Reims. Source Wikipédia.

Elles se sont succédées selon la chronologie suivante :

avec l'artiste Ivan Polliart

Les enfants ont pratiqué la photographie et ont décidé, dans l'autonomie de la classe, d'un parcours de découverte du quartier en fonction de leurs intérêts : le collège / futur proche - vie scolaire ; le tramway / signe de modernité et de mobilité autonome ; la Baleine / aire de jeu ; le Centre Commercial / proto - légende urbaine ; l'Université / limite ou frontière ; leur lieu d'habitation / « maison », chez-soi.

Ensemble, ils se sont promenés et ils ont photographié, révélant ainsi leur histoire aussi bien que leurs souvenirs présents. Il n'y avait qu'une seule directive, une seule contrainte : le ciel devait toujours figurer dans le cadre photographique ; vigilance portée sur la *Skyline*³, sur la relation réelle aussi bien que symbolique entre l'immédiat tangible et le lointain inaccessible. Un corpus d'images de trois cents photos environ a pu être ainsi constitué et être exploité par la suite pour la réalisation de collages (cf FAC-SIMILÉ^{#b}).

avec l'artiste GMTW

Les élèves ont réalisé les collages, et ont ainsi (re)découvert leur lieu de vie en images, en photos, en petits fragments, un peu, beaucoup ou énormément. Utilisant les photographies comme une matière première, ils ont découpé, collé, composé et recomposé, en couleurs, en noir et blanc... Par le collage et sous forme de silhouettes, les représentations de leur ville les ont d'abord beaucoup amusés. Le même territoire, autrement (cf Découpage). Certains collages ont été associés pour former des bandes : vues en élévation d'une ville étrange et pourtant familière. D'autres ont été conservés tels quels, pour créer une image, une compression spatio-temporelle, un entre-deux, ruine et/ou chantier à la fois (cf FAC-SIMILÉ^{#a}).

avec l'artiste Pei-Lin Cheng

Les élèves ont filmé en *travelling* certaines de leurs images créées précédemment, organisées cette fois selon de longues bandes. Il s'agissait ici de créer du mouvement, de s'éloigner de la fixité picturale. Leurs longues images sont parcourues horizontalement, en suivant un lent mouvement des élèves devant la caméra. Le point de vue devient mobile, et le dispositif de captation de l'image le rend plus proche d'un tremblé sismique que du glissé fluide d'une *steadycam*. Il nous rappelle l'idée que la perception du paysage est intégralement liée à la manière de le parcourir (à pied, à vélo, en voiture, en tramway...) (cf DVD).

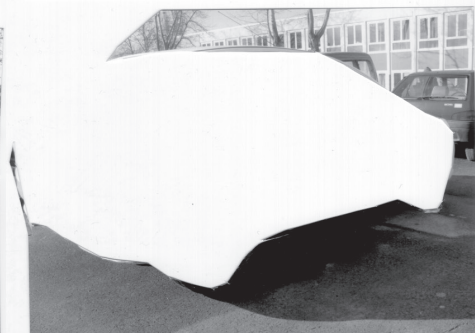
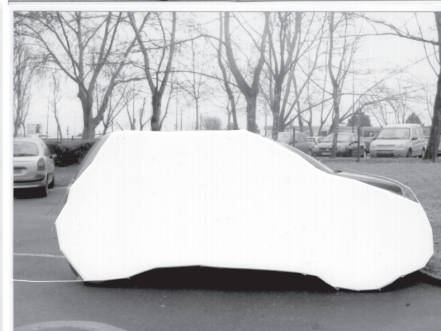
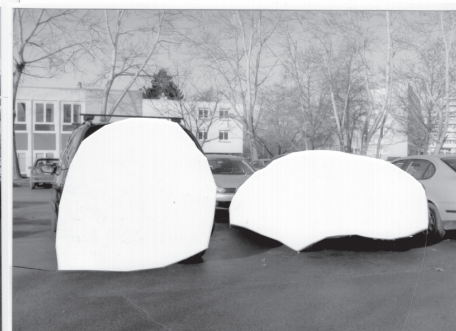
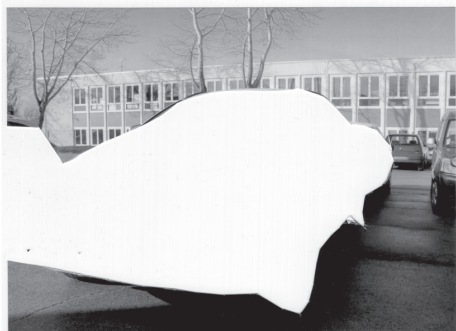
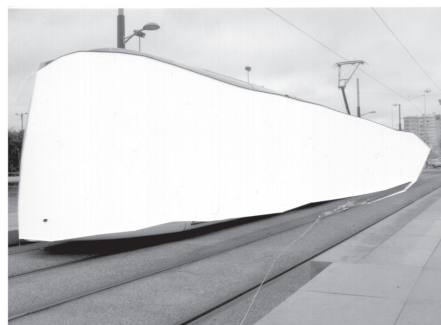
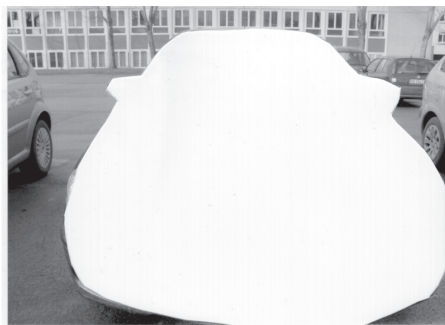
Parallèlement, et sur le même mode coopératif, un atelier dédié, pourrait-on dire, à l'écriture, a été dirigé conjointement par Frédéric Jaccaud et Ivan Polliart. Les participants étaient les jeunes adultes de L'école de la 2ème chance (E2C) du site de Reims.

Le déroulé en a été le suivant : Avant tout il fallait éprouver le Quartier Croix-Rouge de manière empirique et sur le mode de la promenade, un peu comme l'avaient fait les enfants. A la différence des écoliers cependant, seule la moitié des jeunes gens habitait le grand-ensemble. D'où la perplexité relative de certains sur la nécessité de fréquenter cette « zone » située loin du centre-ville et de ses attractions. La première perception collective du lieu fut donc au travers des vitres sécurit du tramway. Traverser. La promenade avait déjà débuté. L'objectif de celle-ci était le même que pour le travail avec les enfants : parcourir et photographier sans autre consigne que celle liée à l'espace du territoire. Ici la contrainte d'intégrer le ciel ne se posait pas. Il fallait constituer un album d'images, *starting block* pour la verbalisation et ensuite prétexte à l'écriture. Chacun des jeunes gens devait commencer par choisir une photographie pour ensuite l'observer et la décrire précisément, simple constat factuel à la manière d'un rapport d'assurance (trop) précis. Descriptif sans empathie, il s'agissait de poser le décor. Cette première phase fut l'objet de discussions et de découvertes mutuelles sur les différentes expériences de vies cohabitant dans la salle de travail. Ensuite une seconde version de l'observation de l'image était à transcrire par écrit, en introduisant dans le texte une dimension de récit, non pas sur un mode autobiographique revendiqué mais selon la création d'une fiction (proche et familière), inspirée par les contraintes du lieu.

Phase délicate pour certains : l'injonction « Imaginez ! » s'est avérée parfois bien douloureuse.

Enfin, s'intégrait la problématique de la Science-Fiction, domaine de prédilection de l'auteur Frédéric Jaccaud, et ultime dérive fictionnelle de l'atelier. Le résultat à voir et à lire est une affiche en noir&blanc de 60x60 cm. (cf ATELIER D'ÉCRITURE).

3 - *Skyline* est un mot anglais qui désigne la ligne dessinée sur le ciel par les sommets des constructions d'une ville. Horizon du bâti.



Découpages
les élèves de CE2
école élémentaire Hippodrome de Reims

ARTISTES ET/OU SPECTATEURS

Suite à ce premier segment productif (cf. ANNEXE), des questions se sont posées naturellement : dans le cadre des ateliers, quel que soit le médium travaillé, l'artiste semblait être rapidement enclin à adopter le rôle de travailleur social⁴. Quel statut devait-on alors donner à ces productions ? Celui de « pratique sociale de l'art » ? L'art doit-il se revendiquer comme autonomie (politique) ou au contraire s'intégrer à la cité et alimenter le débat démocratique ? Ces questions, auxquelles l'association 23.03 prête une très grande attention et qui font partie de ses problématiques de prédilection, sont parmi les interrogations les plus intéressantes de ce type de projet. Il ne s'agit pas ici d'y répondre de manière analytique ou démonstrative, mais simplement à travers le témoignage qu'apportent à ce sujet les productions des ateliers.

Comment donc se situer face aux productions des ateliers ? Comment les assumer artistiquement ?

Lors des ateliers avec les élèves, la proposition fut la suivante : chaque artiste avait comme unique contrainte de s'appropriier les travaux des élèves réalisés à partir du paysage du quartier Croix Rouge (images, textes, paroles, sons) sur le mode de la postproduction⁵.



Annexes
résultats des ateliers menés avec l'E2C
et les écoles élémentaires Hippodrome et D' Billard

4 - en 1959, les Nations Unies définissent le travail social comme étant « une activité visant à aider à l'adaptation réciproque des individus et de leur milieu social, cet objectif est atteint par l'utilisation de techniques et de méthodes destinées à permettre aux individus, aux groupes, aux collectivités de faire face à leurs besoins, de résoudre les problèmes que pose leur adaptation à une société en évolution, grâce à une action coopérative, d'améliorer les conditions économiques et sociales ». Source Wikipédia.

5 - Postproduction : « Un terme technique, utilisé dans le monde de la télévision, du cinéma et de la vidéo. Il désigne l'ensemble des traitements, effectués sur un matériau enregistré : le montage, l'inclusion d'autres sources visuelles et sonores, le sous-titrage, les voix off, les effets spéciaux ». Nicolas Bourriaud, *Postproduction*, Ed. Les presses du réel, 2003, p. 5

Le premier résultat obtenu fut une exposition intégrant les productions des enfants issues des ateliers à celles des artistes Gmtw, Pei-Lin Cheng et Ivan Polliart accompagnés d'autres invités : Erik Chevalier avec sa vidéo-sculpture *Tramwaj* et Nicolas Canot pour la bande son du film vidéo *Entre/ici* réalisé par Pei-Lin Cheng. L'espace de l'exposition (salle d'exposition de la médiathèque Croix-Rouge) n'a pas été découpé en secteurs monographiques. La confusion à propos du statut de chaque œuvre (travail de professionnel ou travaux d'élèves) fut donc totale pour les visiteurs. Leurs grilles de lecture, leurs critères de reconnaissance, liés au statut de l'artiste devenaient caducs. La hiérarchie entre adulte et enfant, maître et élève, était abolie. Seule la proximité du territoire représenté, visible directement des fenêtres de l'exposition (et par conséquent sa mise en abîme) permettait l'ancrage d'un questionnement, de la part du visiteur, sur la dimension spatio-temporelle de l'exposition. Par cette relation permanente entre les œuvres de l'exposition et le réel d'un territoire omniprésent par les fenêtres, le visiteur pouvait vivre une sorte d'ubiquité, une expérience qui relevait « du kaléidoscope d'émotions, de souvenirs ou d'anticipations de chacun », en faisant nôtre l'expression de Fabienne Costa et Danièle Méaux⁶.

Parallèlement, l'auteur Frédéric Jaccaud finalisait le texte intitulé *Les Étoiles* (p.21) qu'il nous livre ici .

RECUEIL PHOTOGRAPHIQUE

Partant de l'hypothèse que les habitants du quartier, quelle que soit leur génération ou leur histoire, réalisent des photos depuis toujours (et plus encore depuis l'avènement du numérique et du téléphone portable avec appareil photo intégré), nous évoquons ici ces photos de famille, mythiques, que l'on révèle par exemple lors de l'accueil d'un nouveau membre. Solliciter une collecte par une annonce publiée dans www.quartier-croix-rouge.info fut, semble-t-il, naïf et inapproprié. Une fréquentation mutuelle, au préalable, aurait été nécessaire afin d'accéder au coffre cartonné contenant ces « petits souvenirs d'importance »⁷.

Ces clichés, générateurs d'un sentiment de nostalgie, s'accompagnent d'anecdotes dont le sujet iconographique privilégié est l'individu familial. L'étranger y est accidentel, le décor journalier. Le quartier n'apparaît que de manière interstitielle à l'instar des photos de voyage « prises de très loin , parce que l'on veut saisir le monument en entier et le personnage »⁸, apportant la preuve de la fréquentation exceptionnelle d'un lieu exceptionnel.

Cette perspective de travail n'est pas abandonnée mais simplement reportée.

En conséquence, la prospection s'est orientée naturellement vers les institutions existantes sur l'agglomération rémoise : le quotidien l'Union, les archives municipales, l'association ACRAP, les organismes logeurs (Effort Rémois et Foyer Rémois). Suite à la rencontre avec l'architecte du Patrimoine Olivier Rigaud⁹, nous présentons ici un extrait des archives de la Direction de l'Urbanisme et de l'Habitat de Reims Métropole.

Ce fonds accompagne le déroulement des projets d'aménagement du quartier Croix-Rouge. La plupart des clichés sont des vues aériennes. Ces images témoignent d'une certaine permanence de traitement de ce territoire qu'est le quartier Croix-Rouge. Parce qu'il est situé à la périphérie, ces représentations témoignent des pulsations du développement spatial urbain dans leurs différentes phases d'expansion. Motivées par le suivi des travaux, elles décrivent le caractère "changeant-permanent" de ce territoire. Les habitants "usagers-experts", passés ou présents, situent précisément, par certains détails, les lieux réhabilitant partiellement le caractère de palimpseste à ce territoire à la limite. Les phases de construction, de destruction et de reconstruction successives se superposent en préservant parfois des traces anciennes.

DE LOIN, DE PRÈS : LE SPECTATEUR

Épilogue à cette expérience autour du paysage, *Entre/ici*, le texte de Gaëtan Cadet, architecte, se place en spectateur étranger et attentif des productions et des documents présents dans cette publication. Il conclut en s'interrogeant sur la place de l'individu dans les grands ensembles à travers la polysémie du titre même du projet.

//

6 - sous la direction de Fabienne Costa et Danièle Méaux *Paysages en devenir*, Publications de l'Université de Saint-Etienne, 2012, p. 11

7 - cf. Hervé Guibert, « exemple de photo de famille » tiré de *l'Image Fantôme*, Les Éditions de Minuit, 1981, p. 30

8 - cf. Pierre Bourdieu, *Un Art Moyen*, Les Éditions de Minuit, 1981, p. 61

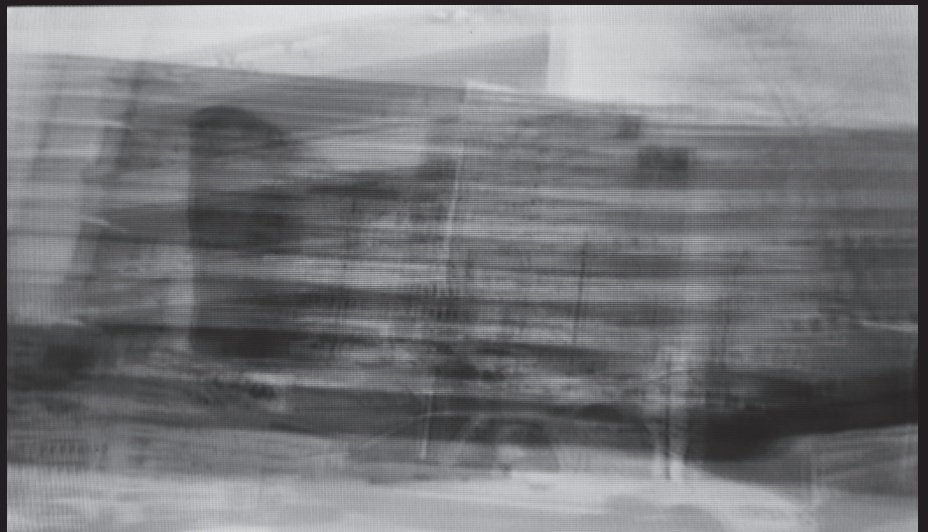
9 - Olivier Rigaud était en charge du suivi de l'aménagement du quartier à l'époque de sa construction . Il nous a fourni de nombreux clichés et nous souhaitons approfondir notre collaboration avec lui. Hélas, son décès récent est venu tragiquement et brutalement anéantir nos projets à ce sujet. Que cet ouvrage soit pour nous un remerciement posthume et respectueux à son égard.



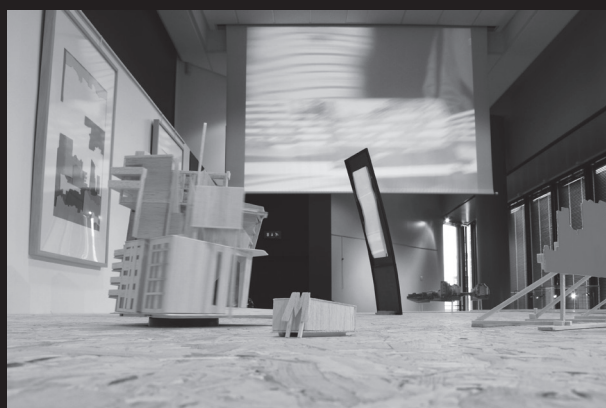
EXPOSITION

MÉDIATHÈQUE CROIX-ROUGE
Reims - juillet 2012





Erik Chevalier, *Tramway*, Porte de tramway 1/20^e, projection vidéo, 2011
 Pei-Lin Cheng / Nicolas Canot, *Entre/lci*, Vidéo, 2012



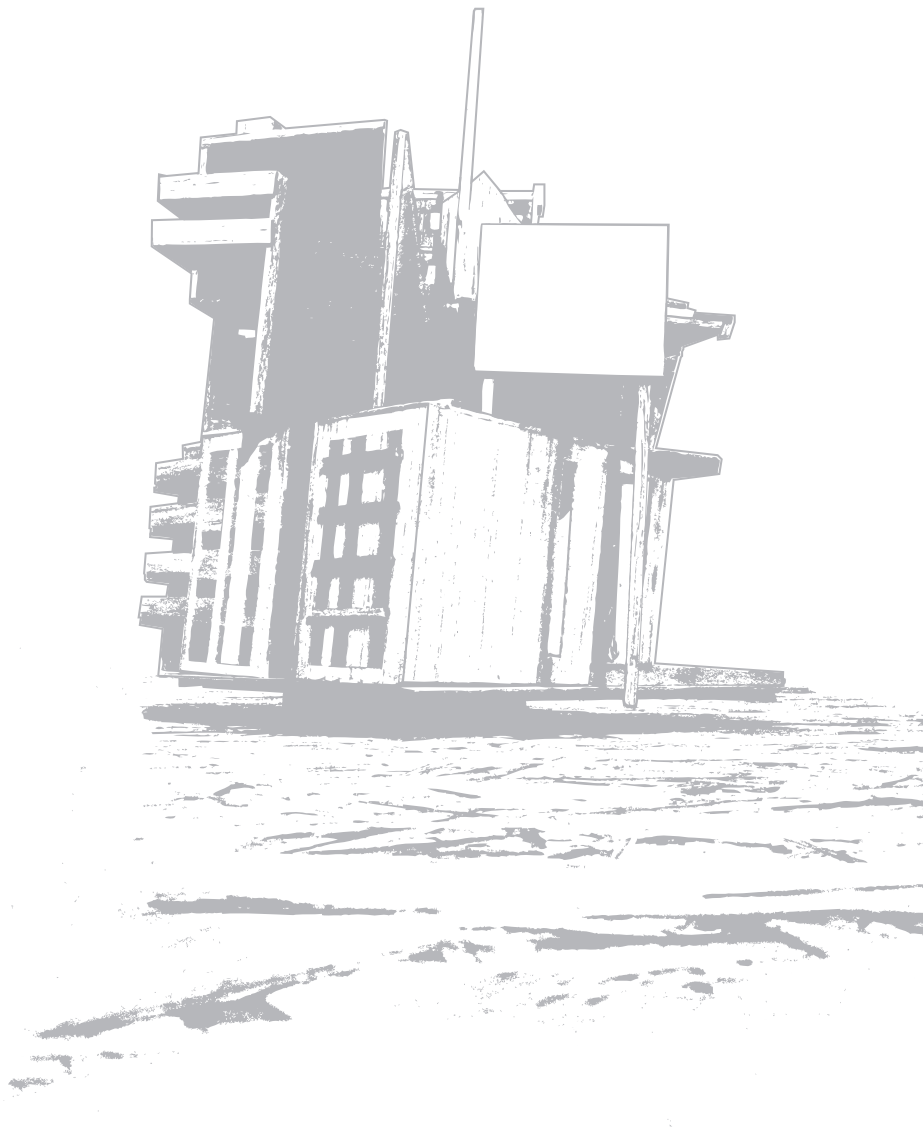
GMTW, *Constructs*, Balsa, 2012
 Ivan Polliart, *Archives* (diapositives et lightbox), 2013

Ivan Polliart, *Extraits* (Balsa, photographie) 2012
 Pei-Lin Cheng / Nicolas Canot, *Entre/Ici*, Vidéo, 2012
 GMTW, *Skyline* (Balsa, tréteaux) 2012

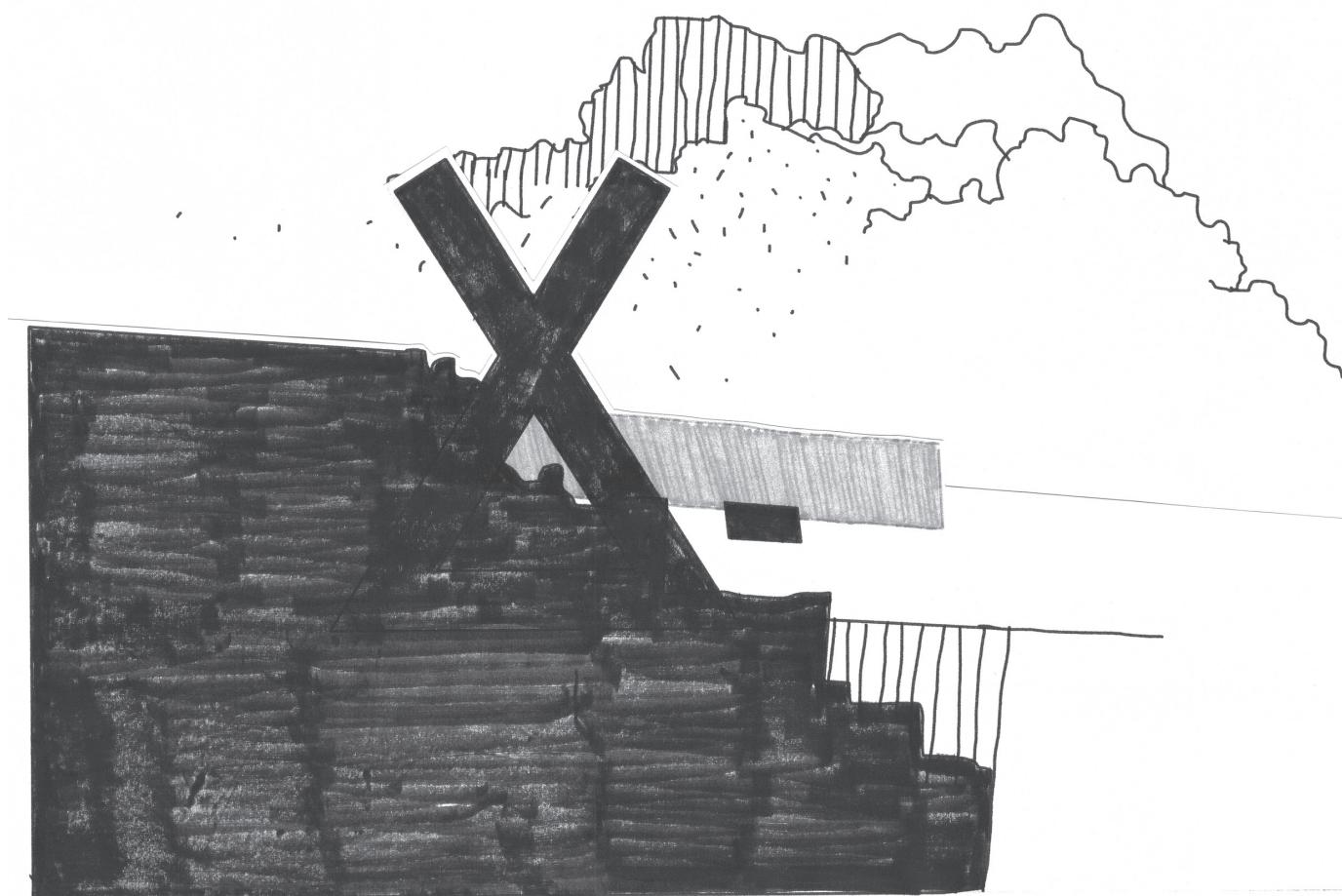


LE CENTRE DES CONGRÈS
Reims - janvier 2013





GMTW, *Constructs*, 2012
GMTW, *N*, 2012 p.13



COUCHES-STRATES _ GMTW

Ces quatre dessins, **C**, **M**, **J**, **N**¹ sont issus de captures faites depuis *Google street view*². Le cadrage est forcé ; le sujet parfois étiré, voire incomplet sur les bords de l'image, fait déjà de cette source une interprétation du réel.

Cette série se compose de quatre dessins en bichromie. Les différents espaces architecturaux, travaillés au noir, structurent les dessins (en anglais *Key*), et des formes géométriques et colorées issues du sujet architectural, fantasmées ou réelles viennent s'articuler autour. Chaque bichromie symbolise une couche ou strate du terrain dont se compose le territoire.

Les teintes sont travaillées en surimpression. Elles amènent à repenser la forme et son empreinte dans le réel. Les aplats sont remplis à la main, chaque dessin oscille ainsi entre forme manuscrite et forme numérique, croquis d'observation et composition abstraite (paroxysme sur la composition **N**-oire qui peut s'apparenter à une description de formes végétales ou de silhouettes ombrées).

//

1 - **C**, **M**, **J** cf. PORTFOLIO

2 - *Google Street View* est un service lancé en mai 2007 afin de compléter *Google Maps* et *Google Earth*. Il permet de naviguer virtuellement dans les rues de villes et de villages. Source Wikipédia.

SKYLINE _ Pei-Lin Cheng

*Skyline*¹, un mot qui me donne envie de voyager, de suivre la ligne... Dynamique, elle ouvre les limites de l'imagination. Elle joue avec l'atmosphère. Ma perception brouillée me joue des tours. C'est Croix-Rouge. C'est chez moi... C'est Taiwan. Différent et pourtant faux-semblant, cela reste pour moi énigmatique.

J'ai créé un film à partir de ce que les enfants ont fait. Ils ont capté les images et j'ai fait le montage, selon ce que j'ai vu, senti, compris... et aussi selon des idées de présentation qu'ils m'ont proposées. Cette première vidéo est déjà plus qu'un simple constat. Elle m'a obligé à reconsidérer mon point de vue d' "artiste éduquée".

Rencontre des enfants. Partager mes expériences, mes envies d'échanger, en racontant mon histoire. Taiwan c'est là d'où je viens. *My birthland*². Il y a là-bas des gens comme moi, et des immeubles comme ici. *My homeland*³. Sauf que là-bas la terre tremble quelquefois...

Je montre aux enfants mon travail personnel comme les artistes participants l'on fait au cours des séances précédentes. Ils s'intéressent à Taiwan bien plus qu'à ma pratique... Ils sont a priori sensibles à l'ailleurs, à son exotisme, et aussi à ce qui ressemble à leur univers d'ici.

De leur côté ils m'expliquent les images papier qu'ils ont obtenues au cours des ateliers menés par Ivan Polliart (photographe) et GMTW (graphiste) : silhouettes d'immeubles colorées, panoramiques et collages avec un point commun, et une découpe composite, celle d'un *skyline* semi-imaginaire du quartier Croix-Rouge.

Mon rôle dans ce projet est d'accompagner les enfants à filmer ce visuel, en concertation avec eux. Ce sera leur image.

Dérushage et premier visionnage. Je constate une manière quasi "primale" de filmer de la part des enfants. Les premières images sont maladroites, ce qui n'est pas étonnant pour une première fois : sauts, accidents, le mouvement n'est pas fluide... Mais l'idée émerge...

Reconstruction. Voir et revoir, composer et recomposer, c'est finalement construire et reconstruire. A travers ces recherches et ces essais, comme dans un jeu de construction, leur ville s'est reconstruite, devenant étrange sans cesser d'être familière. Les enfant questionnent. L'adulte clôture le travail par le montage. *Final cut*⁴. En fin de compte, ils ont présenté toutes leurs villes, et l'une d'elles est devenue la mienne.

//

1 - *Skyline* : « ligne de ciel » en anglais. Terme d'urbanisme qui désigne la ligne que décrivent sur le ciel les sommets des éléments terrestres. S'utilise essentiellement pour les villes modernes (tours).

2 - *Birthland* : lieu de naissance.

3 - *Homeland* : patrie.

4 - le *final cut* est le montage définitif d'un film.

01111111¹ _ Nicolas Canot

Lorsque la vidéaste Pei-Lin Cheng m'a proposé de réaliser une création sonore pour **Entre/ici**, son processus de travail était déjà très abouti. Les rencontres avec les classes avaient été menées en amont, les prises de vues (photo et vidéo) étaient terminées et le montage en cours. Mon regard fut donc, dès le début, un regard en aval, une interprétation personnelle de la vision d'autres : les élèves et l'artiste.

Comment, dès lors, ne pas surdéterminer l'image par le son, comment ne pas illustrer et connoter à l'excès les échanges, la relation à ces enfants ou aux enseignants dont j'ignorais presque tout ?

J'ai donc très rapidement décidé d'axer ce travail sur ma propre relation au quartier Croix- Rouge, quartier que j'avais énormément fréquenté durant mon adolescence, sans pourtant jamais y avoir vécu, et très peu depuis lors ; quartier en pleine rénovation urbaine qui m'était, en quelque sorte, devenu *étranger* et auquel j'étais devenu étranger : le titre même de cette création, **Entre/ici**, était alors une ouverture par ses multiples sens, à la fois invitation, défi et poésie. Il me permettait un point de vue extérieur, celui de l'étranger *arrivant* dégagé, peut-être, d'un certain nombre de clichés. De par ma volonté d'éviter absolument l'illustration musicale d'un propos qui n'était pas le mien, il était exclu d'entrer dans un processus de composition harmonique ou mélodique par l'utilisation d'instruments, d'une forme d'écriture *conventionnelle* ; exclues également les vignettes sonores tendant à restituer une photographie audio de ce quartier. J'ai donc préféré développer un outil informatique de création semi-générative par une analyse de valeur des nuances de noirs, de blancs, de gris composant l'image, ce qui me permettait une intervention presque *objective* puisque c'est l'image, elle-même, qui donnait vie au son, le modifiait, le plaçait dans le champ stéréophonique, le filtrait. De la même manière, et afin de rendre le propos cohérent, la seule source sonore utilisée provient des enfants eux-mêmes, de manière presque involontaire : le son que produisaient les semelles de leurs chaussures sur le sol et celui du papier manipulé, se froissant durant les séances de prises de vue avec l'artiste Pei-Lin Cheng.

Restait ensuite à organiser et mixer les strates obtenues en une lente matérialité sonore aux textures granulaires, symbiotiques, organiques, mystérieuses.

Certains entendront sans doute ici d'étranges créatures, des formes de vie inconnues découvrant un paysage urbain réécrit dans ses lignes géométriques, ses usages, ses composantes-composites sociaux et culturels par ce vaste chantier de rénovation.

//

1- soit la valeur 254, plus haute valeur possible de teinte de gris en codification binaire 8 bits, juste avant le noir complet.

CLICHÉ(S) 1976-2013¹ _ Ivan Polliart

La + Rouge² est un quartier³ de Reims construit comme beaucoup d'autres *grands ensembles* entre 60 et 70 afin d'accueillir dignement des nouveaux résidents. BOOM démographique. La "cité des sacres" passera de 152 967 habitants en 1968, à plus de 178 000 en 1975⁴.

Arrivé en 73⁵ dans la catégorie enfant, je fais partie de la première vague qui a connu un bâti neuf et une certaine mixité sociale. Résidant rue de Rilly-la-Montagne, je suis un méridional du quartier. Mes fenêtres donnent sur *La Montagne* de Reims et sur les *Coquilles Saint-Jacques* de l'Université. Le temps défile – doucement. Depuis mon point de vue d'oiseau distant et sécurisé, je me souviens de ce paysage.

Nostalgie⁶, l'émotion complique l'idée de produire des images – cliché(s) – distancées comme le seraient celles de l'étranger, qui garantiraient une objectivité prospective sur ce paysage. De plus le contexte est particulier : **QCR**⁷ (ZUP/ZUS/ZRU/ZFU mais pas ZP)⁸ s'apprête à connaître une reconfiguration de son territoire, consécutive au renouvellement programmé par l'ANRU⁹. La disparition de certains lieux (d'enfance) est imminente – il est nécessaire d'enregistrer l'espace afin de garantir le « ça a été »¹⁰. Par où commencer ?

Subjectivité vs¹¹ objectivité. Il faut d'abord fréquenter le paysage et chercher des images existantes : institutions¹², éditions, voire personnes privées. Une "perquisition" familiale me permet de retrouver des photographies prises "sans savoir". Portrait en pied avec un ami (d'enfance), 1976. Le décor n'est pas le sujet de la photo. La prise de vue est « un moment à fixer pour toujours »¹³ concentré sur le souvenir d'une belle journée. Pose, vélo à l'appui (cf. fig). Seuls les proches y voient un lien réel avec le présent d'alors. Ce type de cliché bouleverse l'expérience des lieux pratiquée aujourd'hui. Il en incarne l'émotion passée et intime. La Nostalgie me (re)vient.



1 - ce titre concerne les images présentées dans le portfolio couleur en annexe et le présent catalogue.

2 - le titre fait référence à une carte postale aux éditions *la Cygogne* expédiée en 1986 qui est visible sur le blog <http://archipostcard.blogspot.fr/>, voir l'article article du 27 août 2007. Image multiple, ciueux bleus uniformes, points de vue (x3) Chemin de Reims - D6/Esplanade Eisenhower/Rue Pierre Taittinger. D'autres images du quartier toutes aussi solaires sont à consulter sur ce même blog, et tout particulièrement l'article du lundi 13 octobre 2008.

3 - son nom a pour origine la hauteur sur laquelle le quartier est construit. La colline Croix-Rouge. Les travaux ont débuté en 1968. Michel Thibault, *Reims et ses quartiers*, Ed. Alan Sutton, p. 177.

4 - source Wikipédia/INSEE.

5 - je quitterai le quartier en 1984. Ce départ est le résultat d'un « parcours résidentiel » réussi par la cellule familiale. Le « parcours résidentiel » ne porte pas encore de nom à cette époque. Il sera institutionnalisé bien plus tard sous le gouvernement Juppé en 1994 (cf. Eric Le Lann & Philippe Pivion, *Après les HLM...*, Ed. l'Harmattan, 2000, p. 82).

6 - du grec ancien *nóstos* (« retour ») et *algos* (« douleur ») soit « douleur ressentie à la pensée du retour à la maison familiale, mal du pays ».)

7 - Quartier Croix-Rouge.

8 - Zone à Urbaniser en Priorité / Zone Urbaine Sensible / Zone de Revitalisation Urbaine / Zone Franche Urbaine mais pas Zone Piétonne.

9 - l'Agence Nationale pour la Rénovation Urbaine (l'ANRU) est un établissement public industriel et commercial créé par l'article 10 de la loi d'orientation et de programmation pour la ville et la rénovation urbaine du 1er août 2003 afin d'assurer la mise en oeuvre et le financement du Programme National de Rénovation Urbaine (PNRU). Source Wikipédia.

10 - Roland Barthes, *La Chambre Claire*, Ed. Gallimard, 1980.

11 - *versus* est un mot latin qui signifie contre ou « en face de ». Il se présente le plus souvent sous l'abréviation vs (sans point). Le mot a été réintroduit en français par le biais de l'anglais, où on le rencontre dans l'intitulé d'actions judiciaires et de certaines rencontres sportives (comme en football : Standard de Liège vs La Gantoise). Source Wikipédia.

12 - suite à la prise de contact auprès de différents organismes, la collection des archives de la Direction de l'Urbanisme et de l'Habitat de Reims Métropole, qui couvre la période de 1965 à 2012, m'a semblé la plus pertinente dans sa cohérence photogénique et sa destinée utilitaire comme constat, document de travail non spectaculaire.

13 - *Little Big Man*, film d'Arthur Penn, 1970.



Rue de Rilly-la-Montagne, 1984
La Cascade, 1984
Parking de l'Université, 1984

Cependant, ce paysage urbain au présent est anonyme, semblable aux autres expériences menées dans d'autres quartiers¹⁴. Homothétique. Il témoigne d'une culture et d'une trajectoire historique communes.

Certains détails sont effacés. La couleur tango a été blanchie. L'orange suranné, patiné et/ou défraîchi se retrouve sur la Baleine (cf. fig.). Mes canons à eau ont disparu. Le bac à sable attendant à ce nouveau skate-parc n'a plus de sable. Mes souvenirs contaminent l'espace et réactivent le jeu.

L'enclos à la courbe bétonnée est (aujourd'hui) une piste du Dakar¹⁵ pour voitures à billes. Cliché(s).

Mes images visent une certaine objectivité : les cadrages sont systématiques. Ils s'articulent autour de deux axes contradictoires. Tout d'abord, des espaces profonds proposent des fuyantes qui suggèrent le déplacement d'un piéton (passage à travers).

Et d'autre part, le plan, la façade, le cadre, affirment la bi-dimensionnalité de la surface photographique (présence du mur).

Une caractéristique commune les réunit : l'absence de figure humaine, de « punctum »¹⁶. L'objectif est de banaliser le site et son image. La notion de décor architectural doit l'emporter sur celle d'usage accommodé et/ou pressenti. L'image ainsi donnée du quartier tente l'équilibre entre les symboliques opportunes ou spéculatives qui y sont associées. Dans les années 70 et jusque dans les années 80, la ZUP Croix-Rouge figurait sur les présentoirs de cartes postales, aux côtés de Notre Dame et autres lieux remarquables de la ville. Aujourd'hui, c'est différent.

La Rafale, réalisation de style Brutaliste¹⁷, sorte de portail symbolique du quartier, a disparu de la liste des composantes majeures du décor collectif. Revendiquée par certains comme patrimoniale¹⁸, sa fonction était triple : à la fois passerelle piétonne, galerie marchande et terrain de jeux (cache à cache ou vélo). Elle permettait, enfant, de rejoindre l'Esplanade Pierre Taittinger et la sculpture ludique de Jacques Simon¹⁹, le nec plus ultra pour l'époque en matière d'équipement public expérimental (bassins bleus, eau, mâts en alu, et voiles en résine époxy multicolores), une pièce unique conçue tout spécialement pour le site. Un détail cependant : ça glissait dans les bassins. La raison : une algue aquatique²⁰ invitée opportuniste corollaire à la présence d'eau stagnante, elle aussi opportune, conséquence d'une trajectoire urbaine particulière.



Esplanade Pierre Taittinger, 1976
Rue Pierre Taittinger, 2010
Rue Pierre Taittinger, 1996

Certains parents nous en interdisaient l'usage. Sans doute par mesure sanitaire elle disparut donc prématurément (bien avant les travaux de 2006), devenant ainsi mythologique. Incroyable. Aucun vestige n'en demeure, si ce n'est une carte postale au ciel californien éditée par La Cygogne²¹.

Absence - Le renouvellement urbain propose désormais une autre perspective²² qui consacre la mobilité: Booster./Voiture/Tram/Bus. Parkings de part et d'autre. La surface dédiée aux moyens de transport est spectaculaire. Une frise "automobilistique" décorative et polychrome, au bas des immeubles, défile le long des rails du réseau Transdev²³. Du tramway-traveling, la ville bouge sur une musique d'*iPod* ponctuée par une douce information vocale digitalisée. Elles accompagnent nos humanités transportées. Ma nostalgie passagère fuit confortablement le paysage.

//

14 - en référence à d'autres expériences photographiques que j'ai menées sur les territoires suivants : le quartier Lille-Sud (comme son nom l'indique est un quartier résidentiel du sud de Lille), le quartier du Vert-Bois à Saint-Dizier et le Balonowa à Łódź (Pologne).

15 - le rallye Dakar (ou « Le Dakar », anciennement rallye Paris-Dakar) est un rallye-raid professionnel, qui se dispute chaque année au mois de janvier, en Afrique (et désormais en Amérique du Sud). Source Wikipédia.

16 - le punctum (piqûre, ou point, en latin) est une proposition de Roland Barthes dans *La Chambre Claire* pour définir ce qui, dans une photographie, attire mon regard, me touche, ce vers quoi pointe mon regard – et qui sera différent d'une personne à l'autre.

17 - le Brutalisme désigne un style architectural issu du modernisme qui connaît une grande popularité entre les années 1950 et 1970. Les premiers exemples d'architecture brutaliste sont inspirés des travaux de Le Corbusier, notamment sa *Cité Radieuse* (1952) et le bâtiment ministériel de Chandigarh, en Inde (1953). Le terme vient du français brut, pour béton brut, (cf. Le Corbusier). Les structures brutalistes se composent de formes géométriques anguleuses qui frappent par leur répétition et qui gardent souvent l'empreinte du coffrage en bois, sans revêtement ni fioriture. Cependant toutes les constructions brutalistes ne sont pas en béton. Il existe également des bâtiments que l'on peut qualifier de brutalistes en raison de leur apparence massive et sans apprêt, parce qu'ils exhibent des matériaux ou des équipements structurels qui sont d'habitude dissimulés. Un des inconvénients des oeuvres en béton brut est qu'esthétiquement parlant, ce matériau vieillit assez mal (noircissement dû aux fumées d'échappement, par exemple). Source Wikipédia.

18 - cf. <http://archipostcard.blogspot.fr/>, voir l'article du lundi 27 août 2007.

19 - Jacques Simon est un architecte paysagiste formé à l'École des beaux-arts de Montréal et à l'École nationale supérieure du paysage de Versailles. Il a introduit une nouvelle conception de l'art du paysage proche du Land Art. Jacques Simon est l'auteur d'une série d'ouvrages sur différents aspects du paysage, abordés d'un point de vue technique. Il a travaillé de 1964 à 1966 en collaboration avec Michel Corajoud. Source Wikipédia.

20 - processus que j'ai pu également observer sur la Cascade, autre monument de l'aire ludique situé sur la place devant l'Université et jouxtant la tour Taittinger détruite le 19 novembre 2006.

21 - éditeur de la carte ibid. note 2. A présent, la nouvelle configuration du site propose un parc pour enfants, homologué, répondant aux standards des équipements publics des grandes agglomération.

22 - l'axe rue Pierre Taittinger.

23 - Transdev est une société française multinationale, un des principaux opérateurs de transport public au monde. Il est né en mars 2011 de la fusion de Veolia Transport et de Transdev. Après avoir porté le nom de « Veolia Transdev » les deux premières années après la fusion, l'entreprise est renommée Transdev en mars 2013. Elle est une des composantes des Tramways de Reims dans le cadre du réseau Citura, par sous-traitance au groupement concessionnaire MARS. Source Wikipédia.

24 - Mobilité Agglomération Rémoise (MARS) est une Société par actions simplifiée chargée d'exploiter le réseau de transports en commun de Reims Métropole. Source Wikipédia.



Ivan Pollak, Rue Pierre Taittinger, 2011



LES ÉTOILES _ Frédéric Jaccaud

J'ai écrit Les étoiles à la suite d'une rencontre – dans le cadre de ce que l'on pourrait appeler un atelier d'écriture – avec de jeunes personnes issues du quartier Croix-Rouge de Reims.

J'avoue ma méconnaissance totale de ce type de société.

Nous avons parlé tous ensemble et généré, par l'échange verbal, une nébuleuse d'idées qui devaient exprimer leur rapport au monde qui les entourait. La moyenne d'âge des participants devait frôler la vingtaine d'années, et je fus impressionné par la maturité de leurs propos face à la brièveté de leur existence – je n'y décelai aucun sentiment unilatéral, et les difficultés de chacun teintaient leur expérience de résignation, de défi, de colère ou de violence.

Ni pour eux, ni pour moi, il ne s'agissait de porter un jugement sur soi ou sur l'extérieur. Unique contrainte : parler et écrire sur ce milieu urbain qui fait, par la force des choses, ce que nous devenons.

Certains écrivirent de longs textes, d'autres des bribes, quelques-uns froissèrent leur feuille. Il en ressortit une masse critique d'objets significatifs et signifiants. In fine, la quantité ou la qualité rhétorique n'importait pas tant que leur volonté de s'exprimer. Il s'agissait de matérialiser, d'une manière ou d'une autre, ce qui les reliait à l'espace environnant. Pour ma part, étranger à tout cela, je me gonflai de leurs impressions en bataille pour rédiger ces quelques pages teintées de grisaille mais non dénuées d'espoir.

La conversation n'avait duré que trois minutes – échange de mots conciliants, gêne, puis condoléances. L'absence de sanglots sema un trouble que j'estompai au moyen de reniflements factices. Je raccrochai ensuite, abandonnant mon interlocuteur à un malaise qui ne lui appartenait pas. Trois minutes, seulement, durant lesquelles mon père était mort.

Je m'attendais depuis longtemps à recevoir cet appel. A vrai dire, je m'étonnai d'éprouver encore quelques sentiments. Avec l'âge, la solitude aiguise cette capacité d'anesthésier la plupart de nos réflexes naturels – chaque soir, se répéter que le matin verra apparaître de nouveaux sillons sur son visage ; chaque jour, se dire que celui-ci sera peut-être le dernier ; et j'étais devenu un technicien habile dans l'élaboration des sentences banales, comme si mes angoisses diminuaient auprès de ces phrases sans profondeur.

L'après-midi touchait à sa fin. Tout d'abord, j'hésitai de faire mes bagages. C'était si soudain. Je n'avais, cependant, aucune personne à prévenir.

Alors que le soleil commençait à décliner sur l'horizon espagnol, je lançai une valise légère sur mon lit. Costume noir, cravate, chemise blanche, et des sous-vêtements, des affaires de toilette, des médicaments – je compressai le tout et, sans même m'inquiéter des regrets qui ne manqueraient pas de me harceler pendant le voyage, j'embarquai aussitôt dans ma voiture pour quitter mon domicile.

Vu de la carte, on remontait doucement vers le nord ; la bande de béton – un double trait rouge sur l'écran du GPS – se rapprochait sensiblement de la côte pour en épouser les circonvolutions. En tournant la tête vers la droite, on pouvait admirer l'étendue océane et agitée, bleue noire, venue s'écraser contre les rochers parés à la verticale de dents de soie géantes et parfois, au loin, des nappes d'embruns filant en bandes cotonneuses, des oiseaux, les éclaboussures de quelques poissons assez grands pour être vus mais trop éloignés pour être identifiés. Dans ces conditions, le GPS n'était plus d'aucune utilité ; la voix synthétique se cantonnait dans la répétition : « Continuez tout droit ». Les vitres descendues, je goûtai la véritable odeur du monde – mélange unique de sel et de terre.

Bientôt, je traversai la frontière imaginaire séparant l'Espagne et la France. Seul l'appareil électronique s'en aperçut – un léger scintillement sur l'écran au moment du changement de carte.

A 22 ans, j'avais brusquement quitté ma famille, laissant derrière moi le quartier de mon enfance, mes amis, – coupé mes racines – sans préavis, embarquer dans un train, rallier différentes destinations, vivre de n'importe quoi, quelques délits, des faits mineurs, j'avais ressenti le besoin de changer de pays, voir d'autres paysages, parler une langue étrangère, me fondre dans un environnement qui n'était pas le mien pour oublier un passé aussi bref que douloureux. Je rêvais d'une vie de bohème, d'artiste ou d'éternel rebelle, mais j'avais fini par me ranger, par me tasser sous la chaleur hispanique.

Sommes-nous forcés de tirer des bilans lorsqu'un événement absurde survient, dans ce qu'il implique de définitif ?

30 ans dans la publicité ; un chiffre qui résonnait comme un échec amer maintenant que je le prononçais bêtement dans le silence de l'habitable.

Mes yeux papillonnèrent – la fatigue. Je rangeai la voiture sur une zone de repos autoroutière. Le dossier du siège penché en arrière, je scrutai les étoiles. Une habitude puérile me poussa à tirer des droites entre les points lumineux et dessiner ainsi des animaux merveilleux. Autrefois, j'avais tant observé le ciel nocturne ; je me surpris de prononcer les noms de constellations pourtant inconnues.

Je me réveillai au petit matin, transi. Les traces humides de mon souffle contre le pare-brise me révélèrent le froid qui régnait à l'extérieur. Je me retins de frissonner et sortis sur l'aire d'autoroute pour me dégourdir les jambes. J'observai la colonne monolithique des camions à l'arrêt. La fraîcheur de l'atmosphère, le calme et la monotonie du paysage me rassurèrent.

Vers 08h30, je téléphonai au bureau. La secrétaire me demanda si tout allait bien. Comme je répondis que « oui », elle laissa planer un silence interrogateur. Alors j'expliquai que je prenais les jours qui me revenaient pour le décès d'un parent. La jeune femme s'exclama à voix basse – si cela était possible – et me présenta ses condoléances. A mes côtés, les camions commençaient à démarrer. Le bruit de leur moteur couvrit les paroles bienveillantes de la secrétaire. Embarrassé, je me raclai la gorge. Elle me demanda à nouveau si tout allait bien, et je confirmai à nouveau que « oui – tout va bien ».

Au fond, je savais que je mentais. A mon corps défendant, on me jetait sur la scène d'une tragédie mineure pour y incarner un rôle désagréable. Un amoncellement de nuages encombra le ciel. Ils se mirent à ruisseler contre le décor grisâtre autoroutier. Pris dans un engrenage cotonneux, je me laissai guider par mon propre corps – mon esprit désincarné flottait dans la grisaille céleste. Je repris la route. J'avais dit à la secrétaire : « Ne vous inquiétez pas, je serai de retour dans 3 jours. »

Reims m'apparut dans un brouillard humide. Elle se dévoila sous une pluie fine qui me fit regretter de ne pas avoir tenu la promesse de ne jamais y revenir. Sans écouter la voix douce et autoritaire du GPS, je laissai mon regard glisser dans les rues ramollies par la brume. Sur un axe, j'aperçus les tours du quartier au milieu desquelles j'avais grandi. La masse lourde des immeubles appuyait contre les nuages au point d'attirer une averse plus dense brouillant l'horizon. Impossible de me détacher de cet aimant visuel – j'avais quitté ce lieu à la fin de mon adolescence – tout juste homme. J'imaginai que ceux qui me connaissaient alors m'avaient traité de lâche, de faux frère, de fuyard sans dignité. Au contraire, j'avais à l'époque considéré ce geste comme un fait héroïque – avec le temps, je n'avais pourtant pas pu le transformer avec satisfaction et l'intégrer dans ma mythologie personnelle. J'avais fini par occulter les zones gênantes en me laissant dissoudre dans la tiédeur d'un soleil étranger.

Je continuai jusqu'au funérarium. Devant l'austérité du bâtiment que nimbait la brume pluvieuse, j'hésitai à rebrousser chemin. Ma conscience n'était cependant pas assez forte pour contraindre mes muscles. Aussi, je me dirigeai vers l'entrée. Une jeune femme m'accueillit en termes courtois, puis me demanda de bien vouloir patienter. De nombreux prospectus vantaient les mérites de celui qui, prévoyant, mettait en œuvre l'instant d'après sa mort pour en éviter les désagréments à ses héritiers. Mon père faisait partie de ceux-ci. Contrairement aux différents slogans des publicités, je ne me sentais ni « soulagé » ni « libéré ». Un homme vint me tirer de la salle d'attente. Il m'emmena dans une pièce drapée ou trônait, au centre, un cercueil discret, fermé, couvert d'une gerbe de fleurs – aucun mot, impossible de connaître l'expéditeur. Mon acolyte me demanda si je désirais contempler la dépouille paternelle ; mais je ne voulais pas graver ce souvenir. Par ailleurs, je ne voulais garder aucun souvenir d'aucune sorte. Je m'y employais depuis si longtemps que je redoutais qu'un seul regard fit rejaillir ce que je m'étais appliqué, toutes ces années durant, à effacer. Je balbutiai, gêné – mais je ne sais trop pour quelle raison –, s'il fallait s'occuper dès à présent des formalités officielles. L'homme hocha la tête avec douceur et m'apprit que ma sœur avait déjà tout organisé. Après quoi, je me trouvai seul. Il fallait, selon toute vraisemblance, employer ce temps à la méditation.

Les murs gris, les rideaux rouges, la boîte en bois, si je restais trop longtemps ici, la pièce allait finir par me dévorer. Je déboutonnai le col de ma chemise. La mauvaise conscience induite par les conventions sociales m'obligea de souffrir malgré tout. Sans prendre la peine de m'asseoir, je restai debout, oscillant, hésitant à la manière d'une toupie en fin de course.

L'homme qui m'avait guidé jusque dans le funérarium se glissa dans mon dos. Il resta à bonne distance, immobile, silencieux. Je me retournai. Il me fit un signe et nous sortîmes du lieu de recueils. A l'extérieur, il me tendit un sac en papier : « Votre sœur m'a demandé de vous remettre les affaires personnelles de votre père. »

Je découvris son portemonnaie, quelques babioles, les clés de son appartement. Voilà à quoi se résumait une vie. Je manipulai silencieusement ces babioles et découvris une vieille photo dans le portemonnaie, que je refermai aussitôt, de peur de découvrir des visages souriants.

Malgré mes réticences, je me rendis dans mon quartier ; le lieu de ma jeunesse, ce théâtre gris vertical.

Je garai la voiture en face de l'HLM où mon père avait vécu. Même si je le connaissais bien, j'eus l'impression de le redécouvrir. Cette large façade de 16 étages – visage de béton anonyme, toujours recouvert de ses échafaudages. Aujourd'hui, comme hier, et demain encore, on le réaménageait, on le remettait au goût du jour. Le quartier Croix-Rouge, ces tours grisâtres que l'on recouvrait d'une double peau de couleur ocre. Ceux qui n'y vivaient pas l'observaient de loin – éblouis, sans jamais y pénétrer. Au pied de l'immeuble, un tractopelle solitaire attendait derrière les panneaux d'un perpétuel chantier. Une nacelle. Un camion. Des grilles. Un hangar de stockage à tramway. Un paysage lunaire.

A la fenêtre du sixième étage, une silhouette se pencha. Je pouvais encore me souvenir que c'était là qu'habitait Mme Brigitte.

A l'époque, on la disait déjà folle. Quelle ironie ; elle survivait, la vieille, malgré ses pathologies mentales.

La nuit tombait et déjà, des lueurs jaunes criblaient la façade de béton. En rejoignant la porte de l'immeuble, je croisai des visages inconnus qui me rappelèrent des amitiés que j'avais liées ici des dizaines d'années auparavant. Je compris que nous avions tous vieilli, tout comme le quartier. Nous lui ressemblions ; en perpétuel changement, toujours en ruines, des cicatrices et des rides sur notre peau à l'image de ces immeubles lacérant le ciel.

Dans la cage des escaliers, je retrouvai des sons familiers. Les portes trop minces des appartements atténuaient partiellement le quotidien nocturne des résidents – tintamarre de casseroles, cris, rires, conversations, chevauchement de bandes sonores télévisuelles –, arrivé au quatorzième étage, au moment de mettre la clé dans la serrure, il me sembla entendre les soupirs d'un couple faisant l'amour.

Dans l'appartement – 25 m² tassés entre des murs impersonnels, une cuisine-salon, deux chambres, une salle de bain, des fenêtres meurtrières, un balcon de 4 m², en somme, une utopie industrielle –, le temps s'était arrêté. Chaque chose à sa place. Impression de sécularisation. Une tasse de café froid traînait encore sur la table. Le frigo plein, je me servis une canette de bière. Soudain, je redoutai de voir arriver mon père, d'entendre ses remontrances, parce que je buvais, parce que je m'étais enfui sans jamais avoir donné de nouvelles.

Rien.

L'odeur persistante du passé dans la chambre que je partageais avec ma sœur me tétanisa. Lorsqu'elle faisait un cauchemar, elle allait rejoindre mon père. Il avait pris l'habitude de l'accueillir dans son lit jusqu'au petit matin. Tout se passait dans le silence et l'obscurité. Le bruit de ses pas, sa respiration retenue.

Seul, je ne retrouvais pas le sommeil. J'avais alors pris l'habitude de construire des lieux fantasques dans lesquels mon imagination s'épanouissait dans une forme de liberté que le monde réel – la ville et le quartier – m'interdisait. Je m'inspirais de livres d'images ou de dessins animés. Un soir solitaire, je me souvins de ce grand bouquin d'astronomie qui présentait chacune des planètes orbitant dans notre système solaire. Je jetais alors mon dévolu sur la sphère rouge martienne. J'y plantais le drapeau de ma propre nation – déclarais mon indépendance. La contemplation d'un univers encore vierge, couvert d'une poussière rougeâtre, m'enivrait.

Souvent, sur la pointe des pieds devant la fenêtre de ma chambre, je fixais l'un des points scintillants du ciel. Je le fixais de toutes mes forces, à m'en faire pleurer, en essayant de projeter mon esprit vers celui-ci, en espérant que cela fut Mars. Les lumières rasantes de la ville – lampadaires, néons colorés des enseignes, phares des voitures – qui se faufilaient au travers des stores, m'empêchaient de me concentrer. Ensuite, je retournais dans mon lit et tentais de rejoindre Mars en rêve.

Là-bas, j'étais devenu maître d'une cité magnifique, construite sous un dôme de cristal, et dans ce dôme s'élevaient des aiguilles de verre, d'élégants immeubles de glace, une ville chatoyante, toute en finesse et en transparence ; j'avais bordé les rues de palmiers en plexiglas, bâti des bâtiments fous, défiant les lois de la physique, les règles architecturales et le bon sens ; qu'importe, j'étais le seul à y vivre – et moi, je remontais l'allée principale, royale, sur un char de corail incrusté de pierres précieuses, tiré par des hippocampes géants, saluant une foule invisible, me gonflant de la contemplation de mon œuvre pure et belle, et j'atteignais le centre de ce monde clos, dans une dignité interdite aux rêves d'enfants, où ruisselait une fontaine gigantesque.

La survivance de ces souvenirs d'enfance – – Je quittai la pièce et entrai dans le salon. Malgré la faim, je m'affalai sur le vieux canapé pour m'endormir aussitôt.

Au matin, je me trouvais dans un état proche de celui d'un lendemain de cuite. Une douche rapide et froide désengourdit mes membres. Mon esprit, par contre, stagna dans cette brume qui paraissait ne plus vouloir quitter la ville. Un coup d'œil sur l'horloge murale de la cuisine. J'allais être en retard.

A ma surprise, le funérarium accueillait bien plus de monde que je ne l'aurais cru. Je pris place au milieu d'anonymes, comme si moi-même, je venais assister à un rituel qui m'était étranger.

La cérémonie fut sobre ; je m'en détachai totalement, jusqu'au moment où je reconnus ma sœur sur la petite estrade. Elle rendit hommage à notre père sans jamais quitter des yeux le morceau de papier qu'elle lisait avec difficulté.

L'incinération eut lieu dans un silence relatif. Alors que ma sœur attendait la remise de l'urne cinéraire, les gens se mirent à quitter les lieux. Je les suivis jusqu'à l'extérieur.

Au-dessus de nous, un nuage gros lâcha quelques gouttes de pluie. Elles s'effondrèrent à grand bruit sur le sol. Le monde se concentra tout autour de moi, s'amassa en un point donné, ce qui expliqua la grêle de bombes qui explosèrent à mes oreilles, la forte odeur de nature, l'essence des arbres, subtile, et la moisissure, âcre – – Soudain, mes sens m'abandonnèrent —

La marche du monde s'arrêta – aberration que j'acceptai avec une douce résignation et sans prêter attention à ceux qui m'entouraient, je me fondis dans un traveling arrière qui emporta tout avec lui, le temps et l'espace.

On ne peut décrire le trajet insensé d'une pluie qui retournerait dans son nuage en emportant avec elle mille regrets absurdes. Dans la rotondité des gouttes encore en suspension se reflétait mon visage. Perclus dans les volutes humides des nimbus, les grains d'eau se regroupèrent et remontèrent jusqu'au climax céleste, aspirés par un vent cyclonique. Quelques mètres plus haut, il régnait un silence absolu – le vide spatial d'un noir étincelant que seules quelques ondes d'une guerre secrète troublent en toute quiétude – et des satellites invisibles gravitaient avec une nonchalance ennemie. Au-dessous, la terre tournait avec lenteur.

J'essayai de retourner sur la planète rouge. Pendant le trajet interstellaire, je doutai des conséquences d'un tel acte. La sphère martienne apparut bientôt dans mon champ de vision. Alors, je sus que je faisais erreur. Quelques milliers de kilomètres avant d'atteindre mon but, je tentai de freiner ma course. En vain. Il était trop tard ; je survolai Mars, je contemplai les ruines de mon songe, la poussière rouge, les cratères géants, l'absence de vie.

De retour sur Terre – devant moi, le teint albâtre de ma sœur : « Il aura fallu ça pour te revoir. Il n'y a que la mort pour faire bouger les vivants ». Elle souleva l'urne cinéraire et l'embrassa et souffla un adieu à peine audible. Je ne sus quoi dire. Elle me tendit l'urne que j'acceptai en silence. J'aurais voulu m'excuser, mais n'en trouvai pas la force.

Une femme dont le visage me rappela vaguement une amie d'enfance me frôla : « Tu t'es barré comme un lâche, fallait pas revenir. » Elle ne me laissa pas le temps de réagir. Elle rejoignit ma sœur et l'accompagna, un bras passé autour de ses épaules, alors qu'elle sanglotait. La foule disparate leur emboîta le pas. Le silence – et surtout, leurs regards froids et désincarnés –

Je reconnu parmi eux celui qui avait été mon meilleur ami – échanges de promesses, à la vie à la mort, empoignades et rires, gouttes de sang échangées, quatre cents coups opérés dans le quartier au désespoir de mon père. Il portait un jeans trop large et une chemise noire, pour l'occasion, mais froissée ; une doudoune kaki, une casquette vissée sur le crâne. Achim me dit : « Alors t'es là ». Il repositionna sa casquette. Je fus surpris de voir des cheveux gris accrochés à ses tempes : « Je n'avais pas vraiment le choix.

— Condoléances.

— Merci. »

Le poids de l'urne commençait à faire souffrir mes bras. Je savais pourtant qu'elle n'était pas si lourde. Mais elle donnait l'impression d'agir comme un aimant m'attirant vers le sol. La bruine traversait mon costume trop léger. Je me mis à grelotter. Achim me proposa de marcher : « T'es allé dans le quartier ?

— Ouais. J'ai passé la nuit dans l'appartement de mon père. Beaucoup de choses ont changé. Je ne dis pas en mieux. Ni en mal. Je ne connais même plus le nom des rues – c'est leur stratégie, le mouvement, la reconstruction, soi-disant, alors qu'ils détruisent, ils effacent pour qu'aucun souvenir ne reste – ils nous effacent.

— C'est ce que tu penses – ce que tu as toujours pensé. La ville comme une machine à faucher les humains. Le complot du béton.

— Exactement. Ils nous broient, le système nous broie, les immeubles, les rues, le quartier, la ville nous broient, tous sans exception.

— Tu dis ils – ?

— Tu le sais bien, Achim. Je ne veux pas parler de tout ça. »

Il siffla d'une manière théâtrale. Nous étions seuls à présent, devant le funérarium. Seul et perdu, comme un enfant que ses parents auraient abandonné sur le parking d'un supermarché. Je tremblais.

Un chien émergea de la brume, venu de nulle-part. Il courut jusque dans notre direction. Arrivé à notre hauteur, il se coucha à nos pieds.

« Eh ! On a tous les deux plus de cinquante ans. Mais j'ai l'impression de parler avec le type trop jeune – trop triste – qui s'est barré en douce. Ça t'a servi à quoi ? Il est temps de grandir. Tu peux porter un costard cravate – tu peux te cacher derrière l'apparence d'un fonctionnaire trop bronzé – tu peux retourner te terrer je ne sais où. Mais je crois que tu changeras jamais. Et tu sais pourquoi ? »

La voix d'Achim s'éleva inutilement dans l'atmosphère humide.

L'une des oreilles du chien se redressa.

« J'enterre mon père aujourd'hui – et – je n'avais pas vu que nous étions devenus vieux. »

Achim me regarda, interdit. Il tenta de refermer sa bouche, puis passa son avant-bras sous son nez en reniflant. Il marmonna dans sa manche que je déconnais vraiment. Je reconnus dans son regard, l'étincelle qui brillait autrefois dans les rues sombres, lorsque nous traînions ensemble.

« Putain, tu ne comprends rien. Vraiment – rien. Faut toujours que tu mettes la faute sur l'extérieur.



Ivan Polliart, La nuit, 2012

C'est pas le quartier qui nous façonne — c'est nous qui le façonnons. Et si des types se permettent de raser, de défigurer, de bouleverser notre univers, c'est justement parce qu'ils n'ont aucune emprise sur nous. Tout ce qu'ils peuvent faire — détruire nos repères, nous noyer dans leurs projets et — et ça ne marchera jamais, parce qu'on s'adapte. On est des Apaches. Tu comprends. »

Il me couvrit d'un regard miroir qui me montra combien la tristesse m'avait rendu insensible. Il me prit par les épaules : « Ce qui est arrivé à ta mère, c'était un accident — » Je ne trouvai rien à lui répondre. Achim insista : « C'est de la faute de personne ». La pluie redoubla à cet instant, comme pour accentuer ses propos. Le chien, indécis, redressa ses deux oreilles. Il agita son crâne pointu. Des gouttes d'eau volèrent en tous sens. L'animal se leva et repartit avec nonchalance sous la pluie.

« C'est de la faute de personne, et tu peux pas en vouloir à la ville, au quartier, ce n'est pas — —

— Ailleurs, ça ne serait pas arrivé.

— Mais l'ailleurs, tu le connais à présent. Tu y as trouvé quoi ? »

Je ne pouvais en entendre plus. Je courus jusqu'à la voiture, abandonnant Achim sur le parking du funérarium.

Dans l'appartement paternel, je marmonnai de vaines excuses à l'urne. Les bouteilles vides alignées sur la table résonnaient de mes élucubrations éthyliques. Il était trop tard. Je me levai pour saccager les lieux. Me libérer, défouler mes nerfs ; mais je n'en trouvai pas la force.

Des trombes nocturnes s'abattaient sur la ville,

Sur le balcon, je regardai la pluie absoudre le quartier. Je me cramponnai à la balustrade, secoué par un haut le cœur — marin d'eau douce prêt à vomir. L'urne gisait à mes pieds. Demain, je reprendrai la route pour l'Espagne. Cette dernière page tournée — je me saisis de l'urne et la dévidai dans les airs. Les cendres se mêlèrent à l'eau. Mon père éclaboussa le monde restreint du quartier. Nous ne nous étions jamais compris. Malgré tout, je lui dis : « Adieu — et bon voyage ».

Enfin, je relevai la tête.

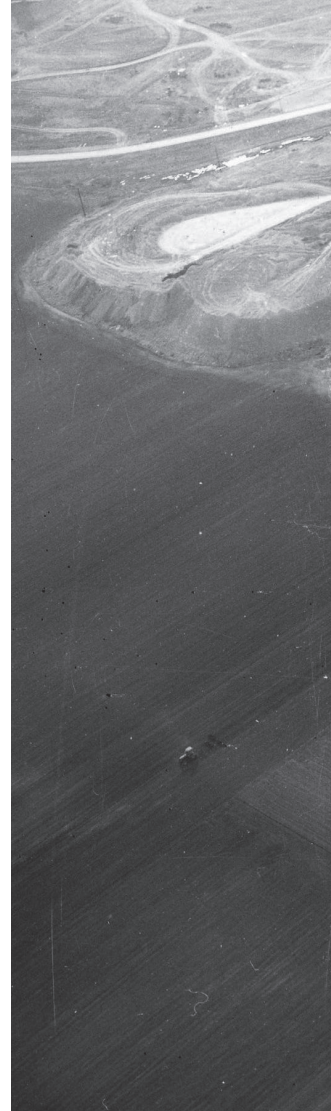
Un court instant, la pluie cessa. Les nuages se désagrégèrent. Une lune timide projeta une lumière jaune ; tout autour d'elle un nombre indéfinissable de points scintillants. Ici aussi, les étoiles brillaient au-dessus de nos têtes. Je voulus les toucher ; une nouvelle averse obscurcit le ciel. Je restai ainsi jusqu'au matin — ruisselant, lucide, les yeux grand ouverts, tournés vers le ciel.



**LÀ VIVENT PLUS DE 40 000 000
D'ÊTRES HUMAINS. LA RIGUEUR DES
TRACÉS L'ÉMERVEILLE ;
LES BÂTIMENTS SONT IMPLANTÉS
GÉOMÉTRIQUEMENT, DE FAÇON À
FORMER UNE SÉRIE D'HEXAGONES À
L'INTÉRIEUR D'UNE AIRE PLUS VASTE.
DE LARGES PELOUSES VERTES
PARFAITEMENT ENTRETENUES
SÉPARENT LES ÉDIFICES.
PERSONNE JAMAIS NE LES FOULE.
MAIS LEUR VISION EST UN DÉLICE
POUR LES RÉSIDENTS DES MONADES.**























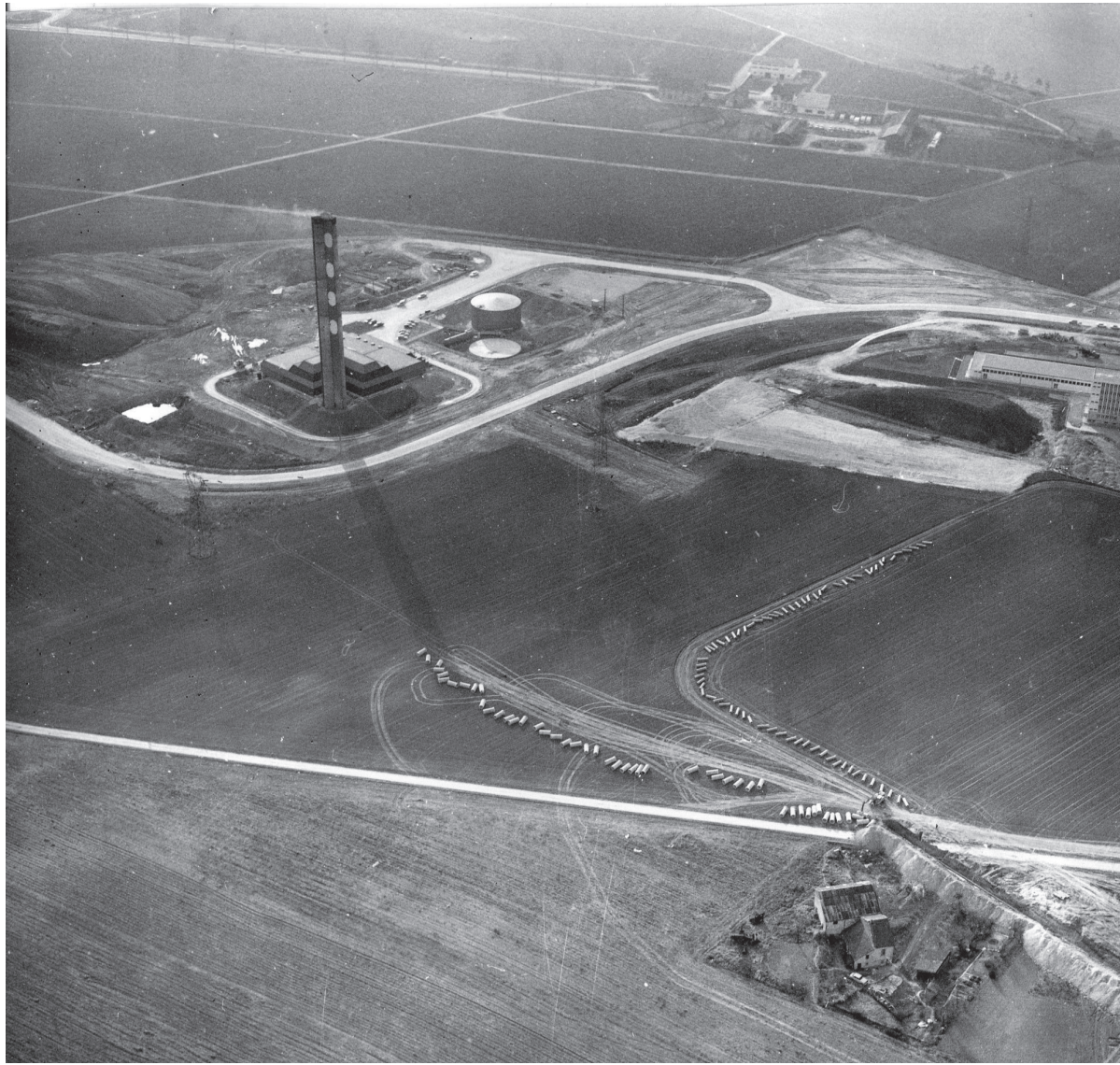














LES AUTEURS DE CES PHOTOGRAPHIES SONT :

Roger Henrard¹ 1900-1975, photographe professionnel, pionnier de la photographie aérienne. Pilote virtuose et chasseur d'images, Roger Henrard est surtout connu pour avoir survolé la capitale à très basse altitude, et pour réaliser, entre autres, les 1750 photographies aériennes de Paris aujourd'hui conservées au musée Carnavalet.

Olivier Rigaud 1947-2013, architecte du Patrimoine au sein de Reims Métropole, il a été l'auteur de nombreux ouvrages sur la ville de Reims, vice-président d'Amicarte 51 et membre du collectif de recherche Reims histoire archéologie (Rha). Dans le cadre professionnel, il a mené depuis 1982 un travail photographique des chantiers de la ville de Reims, au sol ou depuis les grues et depuis 1990 en montgolfière ou en hélicoptère.

Roger Roche photographe professionnel, fils de Charles Roche maire de Reims de 1919 à 1925, il réalise de 1965 à 1982 des photographies au sol et en avion pour le compte de la ville de Reims sur le suivi des chantiers.

//

1 - source Wikipédia, http://fr.wikipedia.org/wiki/Roger_Henrard

2 - Direction de l'Urbanisme et de l'Habitat, ses missions sont entre autres d'informer et de conseiller les professionnels de la construction (promoteurs, investisseurs, commerces et entreprises) sur les objectifs et le déroulement des projets d'aménagement sur un territoire qui regroupe seize communes depuis 2013 et dont la principale est Reims. <http://www.reimsmetropole.fr/>

Les photographies reproduites sur les pages 27 à 45 sont issues des archives de la Direction de l'Urbanisme et de l'Habitat de Reims Métropole². La période couverte par ces images s'étend de 1965 à 2012.





EPILOGUE _ Gaëtan Cadet

Pour percevoir toute l'emprise de **Entre/ici**, il faut entendre le titre, et pas seulement le lire. Cette polysémie alors révélée pose de fait le cadre dans lequel s'ébat la production des enfants qu'il est donné à voir ici.

Un titre oral, comme une invitation et un autre, écrit, dont le ressort est la césure. Non pas un trait d'union mais bien une césure fixant une indétermination impossible à résoudre. Dès lors tout est dit, il ne reste qu'à le rendre visible. Et c'est exactement ce dont il s'agit avec la production des enfants.

Pour en comprendre les enjeux il faut se replacer dans le contexte : Croix-Rouge recense 10% de la population de la ville de Reims.

Dix pour cent d'une population à l'échelle d'une ville, c'est énorme, surtout si l'on considère que ce chiffre ne désigne rien moins qu'un des acteurs de cette dite ville. Pour autant il est difficile, voire impossible sans une recherche approfondie, de trouver des photographies institutionnelles ou officielles de ce quartier lors de sa construction et dans les années qui suivent. Concrètement, cela veut dire que pendant des décennies, alors que le quartier se modifie physiquement par substitution plus que par ajout, alors qu'une vie collective s'y déroule (et aussi bien sûr des vies individuelles), rien ne s'enregistre, ou du moins rien de facile à retrouver après coup (sauf peut-être dans un cadre strictement familial, celui de la pratique intime du portrait). En définitive, aucun regard extérieur ne semble s'être porté sur cet espace de vie. Ce constat pourrait sans doute s'étendre à de nombreux quartiers de nombreuses villes, ce n'est aucunement une spécificité rémoise.

Ce qu'il est nécessaire d'avoir à l'esprit, c'est qu'il n'y a jamais eu de volonté délibérée de ne pas prendre de photographies, de n'enregistrer aucune évolution dans les transformations d'un quartier. Serait-ce simplement qu'aux yeux des institutions elles ne présentaient pas un intérêt suffisant justifiant cet enregistrement ?

Il y a en effet quartier et quartier. Le quartier traditionnel envisagé comme élément constitutif de la ville, et le quartier dans son acception actuelle qui, de fait, n'est pas perçu comme la ville elle-même, mais plutôt comme une sorte d'excroissance, une entité autonome qui en serait comme détachée. Ce qui sépare ces deux acceptions du mot quartier, c'est que la seconde est perçue comme ayant des limites, des « quasi frontières » au sens géopolitique du terme.



Paradoxalement, ces limites génèrent de l'indéterminé, car ce n'est pas à coup de frontières, de limites, qu'est constituée la ville de notre géographie (ce qui est en revanche le cas d'autres modèles urbains, anglo-saxon par exemple).

C'est précisément à ces limites que renvoie l'invitation du titre perçu seulement à l'oral.

C'est à cet indéterminé urbain que renvoie le flottement du titre écrit. Cette indétermination explique également, au moins en partie, l'absence de photographies institutionnelles. Mais est-il possible de bien photographier ce qu'on ne peut (ou ne sait) pas voir ? La fixité de l'architecture demeure en fin de compte bien plus confortable à photographier que le mouvement de la vie qui l'habite.

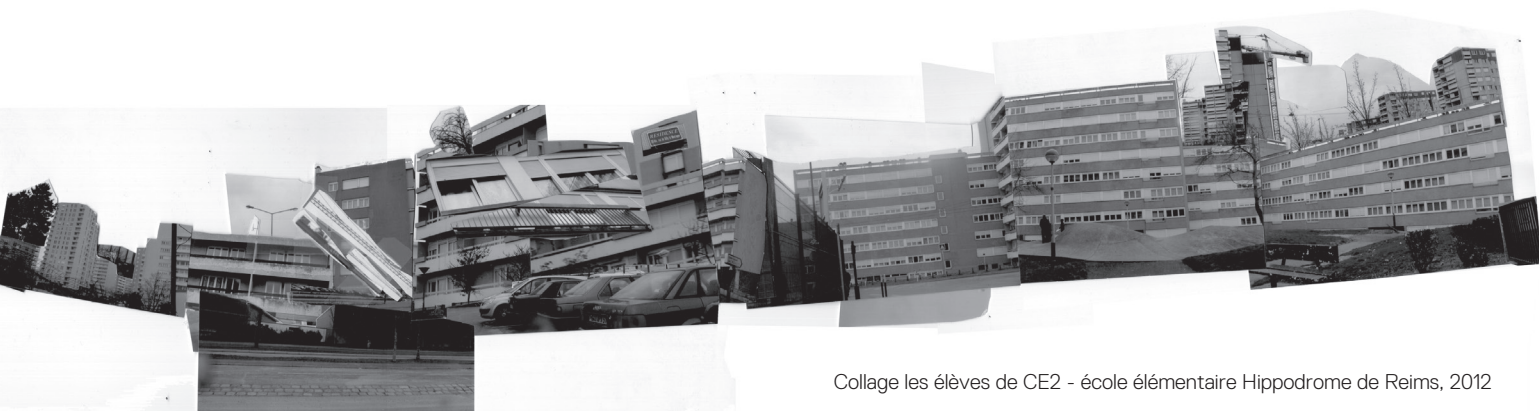
Les enfants ont photographié leur morceau de ville, l'on ré-assemblé dans un patchwork sensible, donné ensuite à lire dans un travelling. Ce dispositif renvoie à un archétype connu, celui du paysage.

La question du paysage réside dans une seule interrogation, celle de la place de l'homme au monde.

Et comme tous les paysages, celui qui nous est donné à voir dans les images officielles du quartier Croix-Rouge ne renvoie qu'à l'homme, sans pourtant n'en montrer aucun.

S'il a cette dimension primordiale, le paysage, traité par le photographe officiel aussi bien que par les enfants des écoles, en dessine une seconde, en négatif, qui ne peut manquer d'interroger. C'est celle de la dimension humaine de la rénovation urbaine qui a lieu dans notre pays depuis bientôt dix ans.

//



Collage les élèves de CE2 - école élémentaire Hippodrome de Reims, 2012

BIOGRAPHIES

Gaëtan Cadet exerce l'architecture à Reims depuis 2000 en agence et en libéral. Parallèlement, il continue un travail de réflexion sur l'architecture : après une étude sur la notion de paysage (articles publiés dans la revue *Trapèze* / paysages hybrides), il entreprend actuellement une recherche sur l'architecture scolaire. Membre de la revue en ligne d'architecture *Trapèze*.

Nicolas Canot est guitariste, improvisateur et artiste sonore installé à Reims. Son travail se focalise depuis quelques années sur les créations musicales électroniques, électroacoustiques et/ou génératives ainsi que les formes théâtre/poésie/musique avec la comédienne Nathalie Azam avec qui il a fondé l'ensemble *Arsis Fabrica* (duo/trio) en 2007. Il est membre de l'association 23.03.

Pei-Lin Cheng vit et travaille à Reims en France. Artiste taïwanaise, elle se préoccupe des questions d'identité et de communication, ainsi que des relations qu'entretiennent ces deux problématiques. Ses installations, qui se présentent le plus souvent comme des constats, mais aussi comme des constructions imaginaires et poétiques, insistent toujours sur la participation du spectateur. Actuellement, elle participe au projet art & pédagogie en qualité d'artiste résident au sein du Pôle Ressources en Arts Visuels de Reims.

Erik Chevalier artiste. Il crée des installations vidéo où il interroge les statuts et les usages de l'image en mouvement ainsi que leurs perceptions. Il affectionne de « sortir de l'écran » et se confronter à l'espace public. Ses dispositifs convoquent le spectateur en une place où il n'est pas susceptible de rencontrer une œuvre d'art. L'œuvre hors du contexte de la galerie est pour lui un moyen d'éprouver les limites démocratiques de l'espace public. Ses productions voudraient imposer une vigilance du réel. Il collabore avec l'Université de Lille III à la réalisation d'un film de recherche : *action en art dans les lieux de privation de liberté, programme chercheur citoyen*.

GMTW plasticien/graphiste, issu de la scène *street art* et *D.I.Y.*, il développe un regard sur l'urbain, l'urbanisme, ses urbanités proches et ses signalétiques fonctionnelles, qu'il remixe dans des processus d'hybridations cosmopolites. Dessin numérique, dérive picturale, il décline ses créations sur tous supports et variant les échelles, passe du mur à la maquette, du textile au papier. Depuis quelques années, différentes perspectives l'intéressent et il travaille sur appartenances, liens et territoires, dérive d'architectures réelles, histoires fictionnelles et mondes intérieurs. Il est également à l'initiative de la manifestation annuelle *Dixplayour-picture* (Reims). Il est membre de l'association 23.03.

Fredéric Jaccaud vit et travaille en Suisse. Conservateur en charge des collections de *La Maison d'Ailleurs*, musée de la science-fiction, de l'utopie et des voyages extraordinaires à Yverdon-les-Bains en Suisse, il est également auteur et critique de science-fiction. En 2010, il publie aux éditions Calmann-Lévy un premier roman intitulé *Monstre (une enfance)*. Il est l'un des co-rédacteurs du catalogue de l'exposition *Souvenirs du futur* édité aux Presses Polytechniques et Universitaires Romandes (PPUR) dont la sortie est prévue en 2013. Son second roman *La Nuit* sera édité chez Gallimard cette même année.

Ivan Polliart artiste. Il crée des fictions monumentales. Ses œuvres empruntent aux architectures et aux espaces, mis à distance des fonctions usuelles qu'ils ont, ou qu'ils ont pu avoir, pour mieux saisir leur pouvoir *science-fictionnel*. Il leur invente des possibilités, des paradoxes. Depuis 2006 il intervient au sein à l'Université de Champagne-Ardenne abordant les notions de documentaire et de fantastique. Cofondateur du projet *Double-Stéréo* en 2006, il est l'un des membres fondateurs, ainsi que le responsable des projets, pour l'association 23.03. Actuellement il mène un projet d'aménagement urbain sur le territoire de Lille-Sud intitulé *Sous les Étoiles Exactement*.

Hervé Thibon est professeur agrégé, formateur en Arts Plastiques, Formateur à l'Institut Universitaire de Formation des Maîtres de l'Université de Reims-Champagne-Ardenne (IUFM-URCA), auteur de manuels scolaires et outils pédagogiques éditoriaux aux éditions Nathan, auteur au *Robert Illustré & Dixel*, et membre de l'association 23.03.

LÉGENDES _ archives urbaines

- p.27 - Joliot Curie, 1976
- p.28 - Rue du Général Koenig, 1978 - Centre commercial de l'hippodrome, rue Pierre Taittinger, 2006 - Croix du Sud / Bezannes, 2010
- p.29 - Collèges François Le Gros, 1971
- p.30 - Avenue d'Épernay, La Chaise au Plafond, 1966 - La Cascade, 2011
- p.31 - Centre Universitaire Hospitalier de Reims, rue Édouard Dufour, 1951 - La Rafale, 2011
- p.32 - Rue de Rilly-la-Montagne, 2011 - Avenue du Général Bonaparte, Lycée François Arago, 2010 - La Rafale, 1971
- p.33 - La Rafale, 1971 - La Rafale, 206
- p.34/35 - Esplanade Eisenhower, 1971
- p.35 - École maternelle Galilée Newton, 1976
- p.36 - École maternelle Raoul Dufy, 1978 - Château d'eau du quartier Croix-Rouge, 2010
- p.37 - Rue du Général Koenig, 1977
- p.38 - direction Rue Alexis Carrel, 1978
- p.39 - Avenue d'Épernay. 1964 - Rue Newton / Avenue Léon Blum, 2010 - Rue de Rilly-la-Montagne, 2005
- p.40 - La Rafale, 1971 - La Rafale, 2004
- p.41 - Esplanade Eisenhower / École élémentaire D^r Billard, 1971
- p.42 - Ensemble Eisenhower, 1971
- p.43 - L'hippodrome, 1966 - Rue Pierre taittinger, Université de Reims Champagne-Ardenne (URCA), 1971
- p.44 - La Chaufferie du quartier Croix-Rouge, 1973
- p.45 - Avenue du Général Eisenhower, la Rafale, 1974 - École maternelle Galilée Newton, 1976 - La Rafale, 2006

//

ENTRE/ICI

PRODUCTION 23.03

DIRECTION DE LA PUBLICATION

Ivan Polliart

RÉDACTION

Gaëtan Cadet / Nicolas Canot / Pei-Lin Cheng / Gabriel-Marie Farey / Ivan Polliart / Hervé Thibon

IMAGES

Pei-Lin Cheng / Erik Chevalier / GMTW / Jean-Christophe Hanché / Ivan Polliart

REIMS MÉTROPOLE - POUR LA DIRECTION DE L'URBANISME ET DE L'HABITAT

Roger Henrard / Olivier Rigaud / Roger Roche

SON

Nicolas Canot

CONCEPTION GRAPHIQUE

GMTW / Ivan Polliart

POUR LEUR SOUTIEN MORAL ET FINANCIER

l'Agence nationale pour la cohésion sociale et l'égalité des chances (l'Acsé), la Ville de Reims, La Direction Régionale des Affaires Culturelles de Champagne-Ardenne - Châlons-en-Champagne, Reims Métropole, Direction des Services Départementaux de l'Éducation Nationale - Marne (DSDEN-Marne), les Écoles élémentaires publiques Hippodrome et Dr. Billard de Reims, la Médiathèque Croix-Rouge de Reims, l'École de la Deuxième Chance (l'E2C), Nord-Marnais - Reims, le SUAC - Université de Champagne-Ardenne - Reims et le C.R.O.U.S. de Reims.

MERCI À

Maddalena Elhabibou, Nicolas Poix, Olivier M., Julien Debant, Sophie Andrade conseillère pédagogique spécialisée en arts visuels, Ludivine Patit de la Médiathèque Croix-Rouge, Aurore Bie coordinatrice hors temps scolaire, Chloé Degrandcourt professeur des écoles, Nathalie Faucon secrétaire de réseau, Violaine Martens secrétaire de réseau, Florence Vassiliev professeur des écoles, les élèves de CM1/CM2 de l'école élémentaire Dr Billard, Alexia, Alysson, Abdullah, Assia, Badia, Chloé, Chloé, Chloé, Eva, Gabin, Gaëtan, Khaled, Marie-Thérèse, Martina, Mélanie, Nissia, Roland, Saïd, Samuel, Théo, Tim, Vanik, Véronique et les élèves de CE2 de l'école élémentaire Hippodrome, Alizée, Azad, Catarina, Chayenne, Cloé, Elizé, Enzo, Flavien, Francisco, Jeylane, João, Josée, Kelyann, Lucas, Maëva, Mélody, Nour, Rayan, Valentin, les jeunes adultes de l'École de la Deuxième Chance (E2C), Sofiane, Amélie, Noath, Rudy, Serge, Jonathan et Audrey Méreaux Formatrice référente de l'E2C Nord-Marnais, Olivier Muzellec et Eric Pata.

IMPRESSION

Imprimerie des Docs Bétheny, pour le livret, le portfolio, et les 2 posters recto/verso

Imprimerie Reims Metropole pour l'affiche N&B

Imatec duplication pour les deux dvds

ISBN 978-2-9535630-3-0

PRIX / 10€

23.03

12 rue de Marzilly, 51100 Reims (France) / contact@2303.fr / www.2303.fr

23.03
promotion de l'art contemporain

